

Tolérance et stratégie de l'évitement dans le
Dictionnaire Philosophique / Geneviève Goubier-
Robert. — Extrait de : Revue des lettres et de
traduction. — N° 4 (1998), pp. 243-256.

Bibliogr.

I. Humanisme — Europe. II. Voltaire, 1694-1778. III.
Encyclopédies et dictionnaires — France.

PER L1037 / FL150598P

TOLÉRANCE ET STRATÉGIE DE L'ÉVITEMENT DANS LE *DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE*

Geneviève GOUBIER-ROBERT
Université de Provence

"Quel triste emploi (...) que d'avoir à prouver aux hommes des vérités si claires, si intéressantes, qu'il faut pour les méconnaître, avoir dépouillé sa nature (...) il en est jusque dans ce siècle, qui ferment leurs yeux à l'évidence, et leur cœur à l'humanité (...) osons du moins réclamer les droits de la justice et de l'humanité, et tentons encore une fois d'arracher au fanatique son poignard, et au superstitieux son bandeau." C'est par cette profession de foi et cette déclaration d'intention que Romilli le fils commence l'article *Tolérance* de l'*Encyclopédie*. En ces temps troublés où, jusque dans la fin de notre siècle, la barbarie menace à nos portes, il n'est sans doute pas vain de s'y référer. Il n'apparaît pas inutile non plus de s'interroger sur la manière dont Voltaire a assumé le "triste" emploi dont parle Romilli et qui peut se lire comme le devoir du philosophe: mettre la philosophie au service de la démonstration de l'évidence que constitue, pour un homme des Lumières, l'absolue nécessité de la tolérance.

Voltaire se définit davantage comme un homme d'action et de réaction, voire d'humeur, que comme un homme de système, démarche sensible au sein même du *Dictionnaire philosophique*. Pourfendeur sans répit de l'intolérance sous toutes ses formes, Voltaire ne saurait accommoder sa visée d'une quelconque limitation de la notion pour laquelle il se bat. Autrement dit, il s'efforce d'éluder la question qui se trouve pourtant au cœur même de toute réflexion philosophique et politique sur le concept de tolérance: jusqu'où le tolérant peut-il supporter, sans faiblesse ou lâcheté, les exactions de

l'intolérant? Confronté, par ses idéaux, à la nécessaire apologie d'une notion sensible et contraint, par obligation, à un examen partiel de cette même notion, Voltaire se voit conduit à élaborer, dans cette guerre contre les fanatismes et les superstitions, une stratégie que nous nommons stratégie de l'évitement et que nous allons tenter d'exposer, dans une étude qui ne prétend évidemment pas à l'exhaustivité.

Pour comprendre cette stratégie de Voltaire, il nous faudra tout d'abord en revenir à Romilli, qui pose précisément les termes du problème en affirmant l'existence de deux types de tolérance: la tolérance pratique et la tolérance spéculative. L'examen de cette partition nous conduira à reconnaître que, plus que manifestation de mauvaise foi ou application d'une habileté artificieuse d'écriture, le mode de démonstration choisi par Voltaire relève d'une véritable nécessité imposée par le choix d'un postulat philosophique spécifique. Nous envisagerons ensuite les trois supports de cette stratégie, selon leur importance dans le *Dictionnaire philosophique*: oubli délibéré d'un certain nombre d'articles, réduction de la portée d'autres articles et enfin déplacements ou glissements de réflexions d'un article à un autre, afin d'orienter le lecteur vers le but recherché.

Ajoutons une ultime précision. Les éditions du *Dictionnaire philosophique* ont beaucoup varié depuis le projet initial de Voltaire¹. L'édition utilisée ici est celle de Kehl. Sous le titre de *Dictionnaire philosophique*, les éditeurs ont réuni *Les Questions sur l'Encyclopédie*, le *Dictionnaire philosophique* réimprimé sous le titre de *La Raison par l'alphabet*, un dictionnaire manuscrit intitulé *L'Opinion en alphabet*, les articles insérés dans *L'Encyclopédie* et plusieurs articles destinés au *Dictionnaire de l'Académie française*.

La notion même de *tolérance*, au même titre que de nombreux concepts abstraits, reçoit des définitions multiples au XVIII^e siècle. Il est remarquable de noter que, dans le *Dictionnaire* de Trévoux², cette notion fait l'objet d'une définition stricto sensu et que l'auteur

(1) Édition utilisée: *Œuvres complètes* de Voltaire, Paris, Renouard, 1819, tomes 33 à 38.

(2) L'édition utilisée est celle parue à Nancy, chez Pierre Antoine, en 1734, réédition de la seconde version du Trévoux datant de 1721.

qualifie de "tolérants" uniquement les représentants d'une mouvance de la Réforme. Il ajoute, ce qui est significatif du rapport de force que certains supposent dans la dialectique de la tolérance, que leur attitude caractérise les faibles: "Ce sont d'ordinaire les faibles qui prêchent la tolérance. Mais les plus les forts trouvent la loi d'autorité légitime."

Romilli reprend cette idée de faiblesse, non plus en opposant un parti de la Ligue contre un autre, mais en fondant la nécessité de la tolérance sur l'idée toute pascalienne de la faiblesse constitutive de la nature humaine; l'homme, sujet à l'erreur, doit donc nécessairement se montrer conciliant avec lui-même et avec les autres. La tolérance, lato sensu, se définit alors comme "la vertu de tout être faible, destiné à vivre avec des êtres qui lui ressemblent." Dans la section II de l'article *Tolérance du Dictionnaire philosophique*, Voltaire participe de cette même démonstration: "Nous sommes tous pétris de faiblesses et d'erreurs; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature." La relativité de la connaissance humaine et la solidarité inter-personnelle viennent ainsi légitimer la tolérance et lui donner le statut de condition nécessaire à l'existence humaine et sociale. Mais, sous une appellation unique, nous rencontrons des acceptions diverses de la notion.

La partition de la notion se trouve déjà dans Trévoux, qui distingue la tolérance civile ou politique et la tolérance ecclésiastique. La tolérance civile, qui est le fait de l'État, assure l'impunité à toute secte ou religion à condition qu'elle n'attente point à la sûreté de la Nation ou au repos des personnes; tandis que la tolérance ecclésiastique, qui est le fait de l'Église, consiste pour une religion à accepter des dissensions sur des dogmes non fondateurs et à reculer ainsi les frontières de l'hérésie³.

L'*Encyclopédie* aborde le problème tout autrement. La distinction

(3) "Ils n'entendent autre chose par la tolérance civile, que l'impunité et la sûreté dans l'État pour toute secte qui n'enseigne aucun dogme contraire au bien et au repos de l'État. La tolérance civile, ou politique, emporte le droit de jouir du bénéfice des lois et de tous les privilèges de la société, sans rapport à la différence de religion. La tolérance ecclésiastique est (...) un support pour quelques dogmes qui, n'étant point fondamentaux, n'empêchent point que ceux qui les professent, ne soient censés membres de l'Église."

entre tolérance civile et tolérance ecclésiastique ne l'intéresse pas. Romilli soulève en fait le véritable problème politique et philosophique posé par la tolérance: où finit la juste tolérance et où commence la coupable indifférence? Mais il ne fait que l'aborder; la suite de l'article n'apporte pas les réponses attendues à cette interrogation capitale et se résume, dans sa totalité, à une apologie de la notion évoquée. Romilli contourne très habilement le problème en le posant en termes de tolérance pratique et de tolérance spéculative: les Encyclopédistes prêchent en faveur de la tolérance pratique et refusent d'examiner la tolérance spéculative et ses implications, invitant le lecteur à se reporter, sur ce sujet, aux *Commentaires* de Bayle.

La démarche encyclopédiste est en tous points celle de Voltaire, qui se pose lui aussi la question de la limite de la tolérance, mais dans un ajout au texte initial de l'article *Tolérance*, qui ne figure pas dans l'édition de Kehl. Cependant la difficulté soulevée dans l'additif, qui devient la section I du nouvel article, et que Voltaire exprime ainsi: "La tolérance serait-elle un aussi grand mal que l'intolérance? Et la liberté de conscience est-elle un fléau aussi barbare que les bûchers de l'Inquisition?", cet additif donc reste limité à une interrogation rhétorique qui ne reçoit pas de réponse. Se poser une telle question, même "après coup", revient à introduire l'idée de tolérance spéculative, or il faut bien reconnaître que Voltaire -et là réside toute son habileté- s'évertue à ne jamais distinguer les deux aspects de la tolérance; il a même plutôt tendance à les confondre intentionnellement afin de réduire l'examen de la notion à la seule idée de la tolérance pratique. En effet l'examen des implications de la tolérance spéculative- et la lecture de certains textes de Bayle le prouve aisément- peut venir borner les représentations de la tolérance pratique. Cette constatation conduit Voltaire à mettre en place, au sein du *Dictionnaire philosophique* et de l'ensemble de sa réflexion, une véritable stratégie de l'évitement afin de barrer la route à tout retour de l'idée de tolérance spéculative. La difficulté que doit contourner Voltaire trouve ses origines et son fondement dans la philosophie même des Lumières, sans cesse partagée entre le cartésianisme et l'empirisme. Cette dualité originelle met en présence un cartésianisme

qui nous invite à réfléchir sur la tolérance spéculative et un empirisme qui nous incite plutôt à considérer la tolérance pratique; et pourtant Voltaire a parfois besoin de la théorie des idées innées pour fonder sa pratique empiriste.

Plutôt que l'examen délicat du concept fluctuant et problématique de la notion de tolérance, Voltaire choisit la pratique et la mise en acte, même si celles-ci passent par une mise en condition du lecteur.

Le premier instrument de cette stratégie consiste dans l'absence d'articles dont la définition aurait pu être problématique. Voltaire évite intentionnellement dans le *Dictionnaire philosophique* les entrées dont les implications auraient pu venir remettre en cause la tolérance pratique et réintroduire l'idée de tolérance spéculative. Il est bien sûr délicat et difficile, voire dangereux, de commenter des articles inexistantes. Pour paradoxale que paraisse la tentative, il n'est malgré tout certainement pas vain de remarquer l'absence d'un article *Meurtre*, concept dont la définition vient obligatoirement borner le champ du tolérable. Des notions qui poseraient le problème en termes politiques, telles que *Solidarité*, *Responsabilité* ou *Culpabilité*, n'apparaissent pas davantage. Ces lacunes permettent de refouler la question essentielle: la tolérance ne provoque-t-elle pas parfois de plus grands maux, dans ses effets, que l'intolérance?

Venons-en maintenant au second élément constitutif de la stratégie de Voltaire, plus productif, qui est la minimisation volontaire de la portée de certains articles. Encore une fois, l'étude ne prétend pas être exhaustive, ce qui supposerait un cadre plus large que celui de cette communication, mais seulement raisonner sur quelques exemples précis. Nous porterons notre attention sur deux articles significatifs: *Assassinat* et *Crimes*, deux notions qui, semble-t-il, désignent des comportements intolérables.

L'article *Assassinat* se compose de deux sections. Dans la première section, Voltaire disserte longuement sur l'étymologie du terme, qui vient d'une corruption du mot *ehissessin*⁴, dont l'origine renvoie à un

(4) "Nom corrompu du mot Ehissessin. (...) Il y avait du temps des croisades un malheureux petit peuple de montagnards, habitant dans des cavemes vers le chemin de Damas. Ces

peuple de montagnards près de Damas. Les Croisés auraient rapporté l'histoire du chef de ces montagnards, qui enivrait ses guerriers de voluptés diverses avant de les envoyer assassiner des victimes désignées, ce qui devait leur assurer un éternel Paradis. Cette querelle étymologique et historique permet à Voltaire, au passage, de lancer quelques pointes vers ses ennemis de toujours, les Jésuites.

Dans la seconde section, Voltaire annonce que "L'assassinat (est), après l'empoisonnement, le crime le plus lâche et le plus punissable." il n'est donc pas étonnant, écrit-il, d'en trouver l'apologie sous la plume de l'esprit le plus singulier du temps, c'est-à-dire l'auteur de l'Émile. Il entame contre Jean-Jacques une violente polémique à propos d'une citation sortie de son contexte et donc faussée⁵ du traité sur l'éducation du citoyen de Genève.

Au terme de l'article, il nous faut constater que l'auteur nous a divertis et si bien "divertis" que nous n'avons aucune définition de l'assassinat et de la manière dont une société doit le reconnaître, s'en préserver si elle le peut et le punir s'il le faut.

Le procédé est identique avec l'article *Crimes*, dont le pluriel indique la diversité donc la relativité. Le sous-titre explicatif révélateur: *Délits de temps et de lieu*, invite à rapprocher cet article de celui intitulé *Délits locaux*. Les deux articles s'accordent sur un point: la relativité des institutions humaines qui doit induire la plus grande prudence dans nos jugements. Dans l'article *Crimes*, Voltaire évoque deux crimes par superstition, c'est-à-dire deux crimes dont le lecteur ne peut qu'excuser l'auteur: le meurtre d'un chat en Égypte par un Romain d'une part et, d'autre part, le cas de trois jeunes gens coupables d'avoir chanté des couplets irrévérencieux dans la marche d'Ancône. On frôle alors l'absurde avec l'évocation de crimes qui ne peuvent être appelés ainsi que par des fanatiques ou des superstitieux;

brigands élaient un chef qu'ils nommaient Chik Elchassissin. (...) On a pendant six cents ans rebattu le conte du vieux de la montagne, qui enivrait de voluptés ses jeunes élus dans des jardins délicieux, leur faisait accroire qu'ils étaient en Paradis, et les envoyait ensuite assassiner des rois au bout du monde pour mériter un paradis éternel."

- (5) "Il veut que ce gentilhomme menuisier, quand il a reçu un démenti ou un soufflet, au lieu de les rendre et de se battre, assassine *prudemment son homme*. "

et il devient facile à Voltaire d'emporter la conviction de son lecteur en ironisant -sans peine et avec la maîtrise qu'on lui connaît dans cet art- car, plutôt que de lyncher ce Romain, il eût mieux valu, dit-il, le contraindre à payer un tribut en souris aux chats d'Égypte. Cette démarche revient tout de même à traiter la chose un peu légèrement, et à oublier que les condamnations horribles évoquées ici ont été réellement subies par le Chevalier de la Barre.

La seconde partie de l'article *Crimes* s'interroge sur le nombre de témoignages nécessaires pour se convaincre de la culpabilité d'un homme et sur la validité des modes d'inculpation et de condamnation. L'article *Délits locaux* théorise davantage la démonstration, en réservant le terme de crime uniquement aux attentats commis contre l'humanité tout entière. Pour tous les autres crimes, qualifiés de délits locaux, Voltaire appelle à l'indulgence; en effet comment condamner avec justice "ce qui n'est criminel que dans l'enceinte de quelques montagnes, ou entre deux rivières?" Mais comment distingue-t-on un crime d'un délit local? C'est la récurrence de la condamnation dans le monde d'un comportement qui indique le crime, autrement dit, le crime semble échapper à la relativité des mœurs et des coutumes, car, dit Voltaire, "parcourez toute la terre, vous trouverez que le vol, le meurtre, l'adultère, la calomnie sont regardés comme des délits que la société condamne et réprime." Une telle affirmation résiste mal à une argumentation inverse. Rappelons simplement que dans l'article *Vertu* de l'*Encyclopédie*, les rédacteurs de la notice développent l'exemple de Lacédémone, dont l'organisation juridique acceptait le vol. Citons encore la société de la Reine Zingha, historiquement attestée par des témoignages de Jésuites, et dont la légitimité repose sur le meurtre. Dans son roman publié en 1769, Castillon montre la Reine donnant elle-même l'exemple en pilant le corps de son fils dans un mortier avant de s'enduire de l'onguent ainsi obtenu. Quant à l'adultère, il ne peut guère exister que dans les sociétés qui fondent leur organisation sociale sur l'exclusivité du mariage; les voyages de Bougainville montrent suffisamment qu'une société peut se fonder sur des données différentes. La démonstration de Voltaire semble ici un peu rapide...

La manière de traiter certains articles, nous l'avons vu sur ces deux exemples mais on pourrait appliquer la réflexion à d'autres, prouve la

volonté de Voltaire de réduire les effets de l'examen de concepts, dont la conséquence serait une limitation voire une remise en question de la notion de tolérance.

Il nous reste à considérer la technique la plus développée par Voltaire, celle qui consiste en déplacements ou glissements de réflexions d'un article à un autre.

Ainsi, si nous revenons pour un court instant à l'article *Crimes* Voltaire, comme dans l'article *Intolérants*, y énumère, sur le ton de la raillerie, les supplices qui menacent les pauvres garçons auteurs de couplets douteux: "La sentence porte que d'abord on leur coupera la main, qu'ensuite on leur arrachera la langue, qu'après cela on les mettra à la torture pour savoir d'eux (au moins par signes) combien il y avait de couplets à la chanson; et qu'ensuite ils seront brûlés à petit feu." Réjouissant programme s'il en fut, auquel échappent heureusement les trois garçons de la parabole voltairienne, mais pas l'infortuné Chevalier de la Barre, coupable d'avoir "chanté une vieille chanson que personne ne connaît" et d'avoir "vu passer de loin une procession de Capucins sans la saluer." Au cours de belles réjouissances populaires, on lui coupa effectivement la main et la langue, on lui appliqua la torture ordinaire et extraordinaire et on le brûla, pour finir, tout vif. Évoquer le sort horrible du Chevalier de la Barre, exemple concret et réel d'un crime par superstition perpétré par les autorités civiles et religieuses, dans l'article *Supplices* plutôt que dans l'article *Crimes*, n'est pas innocent. La parabole reste hors du temps, alors que l'histoire renvoie à une responsabilité politique spécifique. L'histoire du Chevalier de la Barre, dans l'article *Supplices*, entraîne la sympathie horrifiée du lecteur mais dissocie ses réactions de l'examen du concept de crime. Or réfléchir concrètement sur ce concept, à partir de ce cas réel, aurait nécessairement amené la question politique de la juste limite de la tolérance confrontée à l'infâmie. N'est-il pas criminel de laisser commettre de telles exactions aux intolérants et aux superstitieux? L'idée même du respect de la vie et de la dignité humaines ne doit-elle pas, pour s'imposer efficacement, affirmer un droit à l'ingérence dans les gouvernements ou les institutions conduits par des fanatiques?

De telles questions relativisent la pratique de la tolérance et Voltaire les écarte selon une technique subtile. Parfaitement conscient du problème, Voltaire s'efforce de toujours insuffisamment l'éclairer, en variant sans cesse l'aspect qu'il examine et en laissant le reste dans l'ombre; d'où les apparentes contradictions qui ne sont en fait que les diverses modalités d'éclairage d'une notion dont une partie -même si elle change- doit obligatoirement rester dans l'ombre.

La confrontation de l'article *Superstition* et de l'article *Tolérance* fournit un exemple de cette diversité des modalités d'éclairage. Dans l'article *Superstition*, la malédiction voltairienne s'abat sur les Turcs et les Grecs: "Turcs qui avez asservi la Grèce, moines qui l'avez abrutie, disparaissent de la terre"; alors que ces mêmes Turcs étaient loués à l'article *Tolérance*, section IV, pour leur sage administration de la Grèce après sa conquête: "L'empire turc et le persan usèrent toujours de la même indulgence. Mahomet II, en prenant Constantinople, ne força point les Grecs à quitter leur religion, quoiqu'il les regardât comme des idolâtres (...) et même encore aujourd'hui le sultan turc fait des chanoines et des évêques, sans que le pape ait jamais fait un iman ou un mollah." Le changement apparent de jugement de Voltaire se résume à une question d'optique: tout dépend de l'éclairage choisi.

De nombreux exemples peuvent être répertoriés. Ainsi ce fameux vieux de la montagne, considéré comme inoffensif et calomnié dans l'article *Assassinat*, se trouve-t-il décrit sous les traits d'un redoutable et sanguinaire fanatique dans l'article *Fanatisme*. Nous limiterons ici notre propos à une dernière divergence significative entre l'article *Religion* et l'article *Guerre*.

La subtile distinction établie par Romilli entre tolérance pratique et tolérance spéculative se trouve présente, quoique formulée différemment, dans l'article *Religion*. Dans la huitième question sur la religion, Voltaire invite à reconnaître une partition entre religion d'État et religion théologique. La religion d'État pourrait être qualifiée de pratique, car son existence et son observation se révèlent utiles à l'ordre et à la paix sociale: tenue des registres d'état-civil et enseignement des bonnes moeurs au peuple constituent ses aspects

immédiatement positifs. Dans l'article *Guerre*, en bon philosophe soucieux de la concorde civile, Voltaire met en évidence le rôle régulateur de la religion, car la simple peur de l'Enfer peut prévenir bien des crimes; mais il oppose religion naturelle et religion artificielle. Si la religion naturelle, qu'il ne définit pas précisément, trouve grâce à ses yeux, il condamne vivement la religion artificielle pour les excès auxquels elle conduit; or, cette religion artificielle qu'il rejette n'est pas autre chose que la religion d'État dont il loue ailleurs les bienfaits⁶. Tout est relatif et se présente donc de manière différente selon l'éclairage sous lequel il plaît de faire l'examen.

A l'opposé de la religion d'État, Voltaire définit la religion théologique, que nous pourrions dire spéculative, qui engendre le fanatisme et le désordre civil, "celle-ci est la source de toutes les sottises, et de tous les troubles imaginables (...) c'est l'"ennemie du genre humain." Mieux vaut donc appliquer les préceptes d'une religion, s'ils sont en accord avec la raison et la concorde civile, plutôt que d'en tenter l'exégèse qui ne saurait conduire qu'à des divisions meurtrières.

Nous sommes invités à ne pas agir autrement face à la tolérance. La tolérance spéculative, qui raisonne sur les fondements de la notion, rencontre inévitablement à son principe la question de sa nécessité formulée en termes de limites et d'effets. L'examen spéculatif se heurte au problème métaphysique du bien et du mal aussi bien qu'au problème politique de la législation: la tolérance est-elle toujours bonne? La loi doit-elle être universellement tolérante?

Ainsi Bayle, auquel Romilli invite à se reporter et dont personne ne met en doute le plaidoyer en faveur de la tolérance, au cours de sa réflexion sur la nécessité et le bien-fondé de cette notion, achève son examen par un appel à l'union sacrée contre le papisme. Dans *Le*

(6) "La religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une âme bien née n'en a pas la volonté, une âme tendre s'en effraie; elle se représente un dieu juste et vengeur. Mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, séditions, brigandages, embuscades, surprises de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gaîment au crime sous la bannière de son saint."

Discours préliminaire au Commentaire philosophique sur "Contrains-les d'entrer", il rêve d'une coalition des chrétiens non papistes et même des infidèles contre le papisme⁷. Un tel souhait correspond bien sûr à une période intense de persécutions menées par les Catholiques contre les Protestants, mais il pose aussi le problème philosophique et politique du bien-fondé et de la nécessité de la tolérance. Sur ce point, Bayle est clair: la nécessité philosophique de la tolérance disparaît devant le crime et devant l'urgence politique; le devoir moral et civique de l'individu devient alors de se protéger contre les fanatiques par tous les moyens, défensifs et offensifs, y compris les procédés les plus abjects telle que la prise d'otages en garantie du respect des traités. Il existe donc des crimes dont on ne peut souffrir ni le déshonneur ni l'origine, qui mettent à mal la nécessité philosophique de la tolérance et qui poussent à exiger, au nom même de la représentation politique de cette tolérance, l'extinction de leurs auteurs.

Tout en étant héritier de Bayle, Voltaire s'en démarque ici et dans une intention patente: pour lui, la tolérance est une nécessité absolue qui ne souffre aucune restriction. Mais comment livrer bataille contre l'intolérance? Par la plume et la dérision, ainsi que Voltaire l'a fait sa vie entière, car tous les autres moyens sont vains. Les armes sont inutiles et meurtrières, car une violence en légitime toujours une autre; en outre, l'impuissance des lois et des religions se reconnaît sans peine. La réponse possible au fléau de l'intolérance ne saurait passer par la remise en question de la tolérance -toute la démarche

(7) Bayle, *Œuvres diverses*, tome second, La Haye, 1727.

Commentaire philosophique sur ces paroles de Jésus-Christ, contrains-les d'entrer, où l'on prouve, par plusieurs raisons démonstratives, qu'il n'y a rien de plus abominable que de faire des conversions par la contrainte, et où l'on réfute tous les sophismes des convertisseurs à contrainte, et l'apologie que Saint-Augustin a faite des persécutions.

"C'est une doctrine si abominable que celle qui autorise de forcer d'entrer dans la religion qu'on croit bonne, qu'avec toute l'aversion que j'ai pour l'intolérance, je ne crois pas qu'on puisse souffrir sans crime que le papisme acquière les forces nécessaires de contraindre; ainsi qu'une prudence indispensable oblige de le bannir des lieux où il peut être suspect, et d'y exaucer tous les Grands, tous les magistrats, et toutes personnes constituées en dignité, dès qu'il apert de leur catholicité."

voltairienne cherche à nous en persuader; le seul remède réside dans la foi en l'homme et dans le développement de l'esprit philosophique, ainsi que l'expose Voltaire dans la section II de l'article *Fanatisme*: "Il n'est d'autre remède à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, et qui prévient les accès du mal; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir et attendre que l'air soit purifié. Les lois et la religion ne suffisent pas contre la peste des âmes; la religion, loin d'être pour elles un aliment salubre, se tourne en poison dans les cerveaux infectés."

Voltaire affirme ainsi toujours, dans son propos, la nécessité de la tolérance, n'hésitant pas à se livrer à un examen partiel -voire partial- du concept, réalisé grâce à l'élaboration d'une stratégie de l'évitement, secondée par une ironie féroce. Le fondement philosophique de la tolérance, dans l'argumentation voltairienne, réside dans la relativité des mœurs et des coutumes et dans l'imperfection du jugement humain, faillible par essence. La modestie que tout homme devrait ressentir devant ses convictions et ses croyances légitime et induit nécessairement une attitude tolérante; car c'est bien l'attitude -c'est-à-dire ce que Romilli nomme la tolérance pratique- qui intéresse Voltaire, beaucoup plus que le raisonnement abstrait sur l'idée. Voltaire expose à son lecteur la tolérance pour soi plutôt que la tolérance en soi. Il fait son possible -nous l'avons vu dans *Le Dictionnaire philosophique* - pour refouler le retour de l'abstraction au profit de la réalisation: refus des concepts éventuellement gênants, réduction de la portée d'autres concepts et glissements de sens consécutifs à la diversité des modalités d'éclairage sélectionnées.

Le projet voltairien se construit sur un paradoxe: la tolérance se légitime par l'examen de la relativité des institutions humaines et sur la dualité originelle de l'homme, animal social qui a du mal à vivre avec ses semblables. Car, explique Voltaire dans l'article *Droit* (section 1), "s'il n'y avait que deux hommes sur la terre, comment vivraient-ils ensemble? ils s'aideraient, se nuieraient, se caresseraient, se diraient des injures, se battraient, se réconcilieraient, ne pourraient vivre l'un sans l'autre, ni l'un avec l'autre. Ils feraient comme tous les

hommes font aujourd'hui." C'est pourquoi, il faut apprendre la tolérance à cet animal imparfait. Or, la tolérance n'est pas innée chez l'homme, notre philosophe le reconnaît à l'article *Droit*, et c'est pourtant sur l'idée innée de la débilité humaine qu'il la fonde. Il reste alors à mettre en oeuvre la mauvaise foi, à faire passer pour nécessité une notion qui n'est que de hasard ou d'institution humaine.

L'humanisme des Lumières excuse et justifie la manoeuvre philosophique, puisque le seul objet visé est de "mettre aux crimes le plus grand frein possible." (article *Eucharistie*). Loin de tout esprit de système, l'humaniste propose des situations sous forme d'histoires exemplaires que le tolérant néophyte doit interpréter. "Nous ne faisons jamais que raconter", écrit Voltaire (article *Église*) et il s'agit bien ici de raconter la tolérance, sans en faire jamais l'exégèse.

Voltaire laisse ainsi en suspens la question délicate de la partition entre tolérance et faiblesse. Jusqu'où peut-on être tolérant sans devenir faible? Jusqu'où la pratique tolérante peut-elle s'exercer sans devenir un crime par lâcheté? Voltaire ne répond pas directement à la question; mais plusieurs articles du *Dictionnaire philosophique* peuvent se lire comme autant de paraboles qui racontent des faits d'intolérance que nos consciences ne doivent pas ignorer. Notre jugement est redevable aux anecdotes voltairiennes, qui lui permettent de reconnaître l'infâme et de s'en écarter.

Faire reculer l'infâme sous toutes ses manifestations devient le devoir du philosophe, qui met aussi en garde contre les moyens choisis. Le vrai tolérant, selon Voltaire, est retenu par la loi morale, car "il ne faut jamais faire un mal dans l'espérance d'un bien, dit la vertu que personne n'écoute." (article *Droit*). Seul le rayonnement de l'esprit philosophique peut venir à bout de l'intolérance. Reconnaissons cependant que Voltaire laisse son lecteur perplexe quant à la capacité à philosopher du fanatique...

Deux siècles et demi après la profession de foi du *Dictionnaire philosophique*, force est de constater que, loin de se répandre dans les consciences, l'esprit philosophique semble vouloir jouer les peaux de chagrin. Le combat amorcé par Voltaire contre l'infâme reste toujours à livrer, afin que l'on puisse dire -et cette fois-ci sans ironie- "qu'il y a

du plaisir à vivre avec ces gens-là" (article *Intolérants*), dans une société enfin éclairée des Lumières de la raison et enfin sortie de la barbarie...